Vedettes

GABY SYLVIA

plus piquante et plus espiègle que jamais, que vous verrez bientôt dans un film follement gai : " BONSOIR MESDAMES... BONSOIR MESSIEURS... " réalisé par R. Tual. (Product. Synops).

Photo Roger Carlet.

5e ANNÉE — LE SAMEDI
5 FÉVRIER 1944 - Nos 163 et 164
23, RUE CHAUCHAT — PARIS-9e

BRUITS ET SONS

BRIEUX et ERLINA
un nouveau couple de danseurs

Il serait bien superflu de présenter au public le danseur Brieux, dont les récitals avec sa partenaire (son interprète, précise-t-il lui-même) se sont déroulés, nombreux et suivis, ces dix dernières années à la Salle Pleyel, au Palais de Chaillot, voire à l'Opéra. Il avait acquis la plus grande popularité en touchant tous les publics, connaissait tous les succès lorsque, voici près de deux ans, un divorce artistique les séparant, Brieux décida de travailler avec une nouvelle interprète. Par cette nouvelle alliance, il se rapprochait de la danse classique pure. Certains ne lui avaient-ils pas fait grief, parfois, de la délaisser pour donner dans une plastique quelque peu égoïste...

Il a énormément travaillé depuis plusieurs mois, avec cette danseuse qu'il se devait de nous présenter. Sa présentation aura lieu le 17 courant, Salle Pleyel, dans cet apparat luxueux, cette richesse de garde-robe, de musique et de lumières qui a toujours marqué les manifestations artistiques de Brieux.

Erlina, c'est le nom de celle qui doit maintenant faire une carrière avec lui, vient de l'Opéra-Comique. Mais, depuis longtemps déjà, parallèlement aux leçons qu'elle prenait à ce théâtre, elle suivait assidûment les cours de Brieux. Toute jeune, fort belle, elle possède autant d'éléments de réussite que son maître pouvait souhaiter lui en trouver. Le nouveau couple, assure-t-on, est exactement typé dans une formule plastique où s'est incorporée pleinement la matière classique qui manquait à l'équipe précédente. Voilà qui réjouira le public de la danse, à qui Brieux et Erlina annoncent donc un concert de grande classe.

J. R.

DESTINÉE

A quoi tient le destin!... L'Opéra remet à l'affiche « Roméo et Juliette » — dont nous rendrons compte — et l'on éprouve quelque émotion à se rappeler que Gounod, à ses débuts, faillit tourner le dos à la carrière pour entrer dans les Ordres. Ce qu'il faut souligner, c'est qu'il y a de cela tout juste cent ans.

1844: Ayant quitté Vienne où il s'était rendu après son séjour à Rome, le jeune Charles Gounod, à Paris, était attaché à une maîtrise et sentait sourdre en lui une impérieuse vocation religieuse.

Il fallut les supplications de sa mère pour qu'il renonçât à la prêtrise. Sans cette victoire maternelle, nous n'eussions eu ni « Roméo et Juliette », ni « Mireille », ni « Faust », soutien du répertoire.

LA RANCUNE DEVIENT LA VERDURE

Dans « Echec au Roy », dont Jean-Paul Paulin vient de donner le premier tour de manivelle, Lucien Baroux joue le rôle d'un ancien comédien devenu domestique au collège de Saint-Cyr. Robert-Paul Dagan et Pierre Léand qui ont écrit le scénario d'après une nouvelle de Henry Dupuy-Mazuel, ont nommé ce serviteur: La Rancune. Lucien Baroux, qui est le plus accommodant des hommes, n'a pas protesté; il a simplement demandé s'il était possible de lui donner un nom plus aimable, plus avenant, plus sympathique.

— Entendu, lui fut-il répondu, La Rancune désormais s'appellera La Verdure.

— La Verdure, voilà qui est magnifique, s'exclama le sympathique comédien, c'est plus agréable et puis ça fait jeune.

UN COMIQUE IMPAYABLE

Dans « Coup de Tête », qui fut interrompu à la suite de l'accident arrivé à Pierre Mingand, Maurice Baquet joue le rôle d'un chef d'orchestre d'une élégante boîte de nuit. On sait que Maurice Baquet est non seulement champion de ski, mais aussi premier prix du Conservatoire de violoncelle et de flûte. Qui l'aurait cru en le voyant faire ses excentricités sur scène? Durant les prises de vues de « Coup de Tête » ce ne fut, grâce à lui, qu'un éternel éclat de rire sur le plateau.

— Soyez un peu sérieux! lui demande René Le Hénaff, en ayant peine à retenir son sérieux.

— Mais je le suis, proteste le sympathique fantaisiste.

— Eh bien, qu'est-ce que ça sera tout à l'heure quand on tournera!

Lorsqu'on tourna, ce fut effroyable. Maurice Baquet était si drôle, si déchaîné, que les techniciens et les figurants avaient peine à garder leur sérieux. A tel point qu'on dut recommencer les prises de vues.

— Si vous voulez le calme absolu, déclara Baquet, il fallait prendre Raimu.

— Merci, protesta Le Hénaff, je l'ai eu dans le « Colonel Chabert » et ça m'a suffi.

Deux dames bien renseignées

L'autre soir, à la Comédie-Française, parmi de nombreux spectateurs, deux jeunes femmes assistent à la représentation du « Soulier de Satin ».

Quelques minutes avant la fin, l'une d'elles se tournant vers son amie, lui dit:

— Il doit être seulement à la scène finale.

— Oui, pour ses débuts chez Molière, il a une toute petite chose.

Ces deux dames parlaient de Raimu, tout simplement, qu'elles étaient venues applaudir croyant qu'il était lui aussi de la distribution de la pièce jeune de Paul Claudel.

Une ascension rapide

Roger Rudel vint à Paris en septembre 1943. Faisant partie du cours de Maurice Escande, celui-ci le présenta au Conservatoire où, reçu premier à l'unanimité, il entra dans la classe de Mme Dussane. En novembre, il crée à la radio la nouvelle pièce de Bernanose, « Nostalgie ». En décembre, il joua à Nice, « La Reine Morte », avec Jean Yonnel et Mony Dalmès. A son retour, on lui confia à la Comédie-Française le redoutable honneur de doubler le rôle tenu par Jean Chevrier dans « Le Soulier de Satin »: Almagro.

Quatre mois après son arrivée, Roger Rudel débutait donc sur la scène du Théâtre-Français. C'est un garçon plein de flamme, plein d'ardeur au travail et d'une volonté tenace et confiante. Il a un dieu au théâtre, qui est Jean-Louis Barrault. Et si vous lui parlez de chance, il vous répondra: « La chance, ce qu'on appelle souvent la chance, c'est quelquefois toutes ces duretés de la vie et ces privations qu'on s'est obligé soi-même à supporter. »

C'est la crise!

Il est une question qui embarrasse terriblement les metteurs en scène de théâtre: c'est celle des chaussures. Les chaussures que donne le comité du spectacle sont le plus souvent munies de semelles de bois qui font en scène un bruit terrible. Dans le « Bout de la Route », on a trouvé la solution la plus pratique et aussi la plus économique. Trois interprètes féminines marchent pieds nus et l'artiste qui joue un rôle de vieille fait son entrée en pantoufles.

J. E.

ÉCHOS

● « La Fiancée des Ténèbres », tel est le titre prometteur du grand film que va réaliser Eclair-Journal d'après un scénario de Serge de Poligny et Gaston Bonheur, marqué au coin de la plus authentique originalité. Il s'agit d'une histoire d'amour contemporaine, mais se déroulant en grande partie dans une ambiance médiévale et placée sous le signe de l'hérésie des Albigeois qui ensanglanta jadis le Midi de la France. D'importantes prises de vues auront lieu à Carcassonne et dans des sites grandioses de notre Languedoc. La mise en scène sera assurée par Serge de Poligny, avec la collaboration du chef opérateur R. Hubert, qui réalisa déjà sous sa direction les belles images du « Baron Fantôme ». « La Fiancée des Ténèbres », production hors série, marquera en outre la rentrée à l'écran d'un grand artiste, particulièrement aimé du public: Pierre Richard-Willm.

● Le Club de France met actuellement au point un important concours d'interprétation de chansons inédites et d'illustration des couvertures de ces mêmes chansons.

Cette compétition, d'une formule nouvelle et originale, groupera tous les professionnels et interprètes de la chanson.

● Trois jeunes metteurs en scène, Douking, Jean Doat et Julien Bertheau, préparent en ce moment un spectacle Prosper Mérimée, composé de trois des ouvrages les plus intéressants du fameux théâtre de Clara Gazul: « L'Occasion », « Le Ciel et l'Enfer », « La Famille Carvajal ». Jean Doat mettra en scène « Le Ciel et l'Enfer »; Julien Bertheau, « La Famille Carvajal »; Douking, enfin, « L'Occasion », qu'il monta déjà à Lyon, il y a deux ans, mais, cette fois, c'est le texte de Mérimée dans son intégralité qui sera restitué au public.

REINE PAULET

Reine Paulet, cette petite fleur que l'Algérie a donnée à la France, parmi tant d'autres joyaux...

Cette nostalgie qui émane de Reine Paulet, tient à la fois du charme pénétrant de cette grande artiste, à l'exotisme de ses chansons, puisqu'elle s'arrange pour les grouper dans chacun de ses répertoires de manière à évoquer en quelques minutes plusieurs pays des cinq parties du monde. Reine Paulet est peut-être autant mime que chanteuse et elle fait ce tour de force d'arriver à suggérer par ses attitudes, par la mobilité de ses traits, par l'expression de ses yeux, toutes ses chansons avant d'en prononcer les paroles.

Dans le tour de chant qu'elle fait actuellement à l'Etoile, Reine Paulet chante trois nouvelles créations, deux de Loulou Gasté: « M. Barnett », une complainte nostalgique d'un nègre sur ses malheurs, et « Un Gaucho »; la troisième « Yu-Tché-Chan », de Maurice Mellier, est une chanson chinoise pleine d'une délicate poésie exotique.

J. E.

L'Art Dramatique Français est en deuil

Jean Giraudoux est mort à l'âge de 62 ans, dans son appartement du quai d'Orsay. Il a succombé à une crise d'urémie. L'écrivain de théâtre le plus personnel et le plus singulier de notre époque laisse une œuvre importante qui enrichit notre patrimoine littéraire.

Né en 1882, dans l'Indre, Jean Giraudoux, après être passé par l'Ecole normale supérieure, abandonna vite l'Université pour les voyages et la diplomatie. Secrétaire d'ambassade, il a été notamment, au Quai d'Orsay, chef des Services de presse. Avec l'ambassadeur Paul Claudel et Paul Morand, il représentait avec distinction la « carrière » dans la littérature actuelle.

Mais, venons tout de suite à l'auteur dramatique. Il s'est révélé en 1928, avec « Siegfried », qui fut créé à la Comédie des Champs-Elysées par Valentine Tessier, Pierre Renoir et Louis Jouvet. Cette œuvre, gonflée de la plus riche sève, était tirée par l'auteur d'un de ses romans, « Siegfried et le Limousin », paru quatre ans plus tôt. L'humour, le style, l'imagination, le tour d'esprit de Giraudoux semblaient l'éloigner du théâtre. Et pourtant, c'est dans ce monde sommaire et simplifié, de toile et de bois, réduit à des apparences assez grossières, que l'auteur de « Bella » allait connaître ses plus grands succès. Parmi ceux-ci, citons « Amphitryon 38 », dont on a tiré un opéra-comique que l'on joue actuellement rue Favart, « La Guerre de Troie n'aura pas lieu », « Intermezzo », « Electre », « Ondine » et « Sodome et Gomorrhe », découvrant un nouveau visage d'un talent qui, chaque fois, nous étonnait. Par le plus charmant des paradoxes, l'auteur qui, par son éblouissante fantaisie, son lyrisme poétique, la préciosité de son style et la subtilité discursive de sa pensée, semblait le plus opposé du théâtre, est devenu l'auteur dramatique le plus écouté de notre époque. C'est la juste récompense d'un des plus grands et des plus charmants talents d'écrivain de ce temps.

Chacune de ses pièces n'est qu'un divertissement de l'esprit, mais quel esprit! Ce sera la plus grande gloire de Louis Jouvet d'avoir découvert un auteur dramatique de cette qualité. C'est ce prodigieux animateur et dénicheur de talent qui a monté toutes les œuvres de Giraudoux, sauf la dernière.

Le public, raréfié avant la guerre par la concurrence du cinéma, mais grâce à cela sélectionné, n'a jamais été plus cultivé, plus compréhensif, plus averti, et surtout plus ouvert à tous les grands sujets, qu'aujourd'hui. On n'a jamais tant écouté et applaudi nos grands classiques avec autant d'intelligence et de passion. Mais des œuvres lumineuses et puissantes comme celles de Claudel, de Jean Anouilh, de Giraudoux et d'Henry de Montherlant, ont désormais une clientèle nombreuse qui fait honneur au public actuel.

L'écriture chatoyante de Giraudoux, ces jeux de l'esprit, ces subtilités où le poète s'allie à une rhétorique normalienne, ces goûts de moralité, ces énigmes jaillissantes qui montent, s'épanouissent et retombent en poussière d'eau, ne sont pourtant pas à la portée de tous les spectateurs. Sa pièce la plus profondément dramatique, la plus théâtre demeure sa première: « Siegfried ». Depuis, il a repris le ton de ses romans; et rarement on a dépensé à la scène tant de trésors d'intelligence et de talent.

Deux films dialogués par Giraudoux: « La Duchesse de Langeais » et « Les Anges du Péché » nous ont prouvé, d'une façon éclatante, que l'écran n'est pas inaccessible aux poètes de qualité. Sans faire de concessions au genre, les dialogues de Giraudoux ont marqué une date dans l'évolution du cinéma français.

Il laisse deux pièces, complètement terminées: « La Folle de Chaillot », et « La Fin de Lucrèce », cette dernière écrite pour Edwige Feuillère.

Jean LAURENT.

Fernand Gravey, dans le rôle du Colonel Brideau, a une fière allure dans ce costume d'officier de la Grande Armée.

Avec LA RABOUILLEUSE revit à l'écran l'époque des DEMI-SOLDES

Pierre Larquey joue, avec sa maîtrise coutumière, le rôle du vieux Rouget, que l'on voit ici avec le Colonel Brideau

Suzy Prim (la Rabouilleuse) et Jacques Erwin (le Commandant Max Gillet) forment un couple cynique et cupide

Photos extraites du film

VOICI une nouvelle œuvre de Balzac qui vient d'être portée à l'écran. Il s'agit de « La Rabouilleuse », dont Emile Fabre a déjà tiré une pièce qui fut créée à la Comédie-Française. C'est d'ailleurs Emile Fabre qui a écrit le scénario et les dialogues du film réalisé par Fernand Rivers.

Avec « La Rabouilleuse », revit à l'écran l'époque pittoresque des demi-soldes, car l'action de ce drame puissant, qui oppose une femme intrigante et perfide à deux hommes, l'un crédule et bon enfant, l'autre autoritaire, énergique et décidé, se déroule dans une petite ville de province, parmi un groupe d'anciens officiers de la grande armée.

Cela a permis à Fernand Rivers de faire une très intéressante reconstitution à laquelle a largement contribué Fernand Gravey, le principal interprète. On sait, en effet, que Fernand Gravey est un fervent collectionneur de soldats de plomb et qu'il fait partie de la commission artistique du Musée de l'Armée. C'est donc là un sûr garant de la perfection des costumes jusque dans les moindres détails.

Une distribution hors pair a été réunie autour de Fernand Gravey qui, dans le rôle du colonel Brideau, auquel il a su s'adapter de si magistrale façon, a réussi une création toute différente de celles faites jusqu'à présent. Suzy Prim est la vedette féminine de cette intéressante production. Il y a aussi Pierre Larquey, Jacques Erwin, Raymond Galle, Marthe Marsens, Catherine Fonteney, Paul Oettly, Rivers-Cadet, Jean Toulout, André Brunot, Paul Faivre, André Carnège.

Un des clous du film est le fameux duel qui oppose Fernand Gravey à Jacques Erwin. Il a été réglé par Edward Gardère, le célèbre champion olympique.

Ainsi, tout a été mis en œuvre pour faire de « La Rabouilleuse » un film de grande classe.

George FRONVAL.

Ana Nevada, penchée sur l'épaule de son camarade, déchiffre avidement la musique d'un boléro moderne.

C'est le jeune compositeur Rafaël Arroyo qui a écrit pour Ana ce boléro, qu'ils répètent avec ardeur.

Photos Lidc

Ana Nevada Rafaël Arroyo

DEUX GRANDS ARTISTES DEUX GRANDS ENFANTS

La danse terminée, la jeunesse reprend ses droits, et les deux artistes s'amusent ensemble comme des enfants.

LA jeune et déjà célèbre danseuse et le meilleur pianiste espagnol actuel viennent d'associer leur talent. Une grande amitié et un contrat les unissent désormais. Tout en préparant ses récitals personnels, Rafael Arroyo travaille avec Ana Nevada, et l'accompagne dans ses concerts. Ces deux jeunes artistes se ressemblent : ils ont le même regard malicieux, le même sourire spontané et lumineux. Et pourtant — mystère des destinées — Ana est née à Oran et Rafael à Madrid.

Au conservatoire d'Oran, Ana Nevada apprenait le violon avec Francis Thibaud, le frère de Jacques Thibaud... C'est curieux : l'influence ultra-montes marque profondément non seulement les traits mais les goûts des Français qui vivent en Afrique du Nord. Ana Nevada, artiste française, possède le physique et le tempérament passionné d'une véritable Andalouse. Chacune de ses danses semble une illustration de cette terre d'Espagne, si riche en couleurs. Cette jeune danseuse en reflète la gamme ardente dans un style grave, pur et poétique, qui possède toutes les coquetteries de la femme et toutes les grâces légères de l'enfant. Elle connaît déjà le langage expressif d'un geste, d'une attitude, d'une immobilité, d'un silence.

Quant à Rafael Arroyo, après avoir obtenu le Prix Ember et le premier Prix du Conservatoire de Madrid, on lui a offert une bourse pour compléter ses études à Paris. Depuis, il n'a pas quitté la France. Son père était chef d'orchestre, et sa mère une très célèbre danseuse en Espagne et en Amérique du Sud.

En dehors de leur travail, ces deux jeunes artistes sont de véritables enfants d'une sincérité et d'une fraîcheur adorables.

Jean LAURENT.

Sur un des bancs des Champs-Elysées, Ana Nevada et Rafaël Arroyo ont oublié qu'ils étaient deux vedettes.

JEAN MARAIS

TEL QUE JE L'AI VU

cœur je crains d'en parler de peur de contrarier le sort.

— Quelles sont les choses que vous aimez le moins ?

— Les vacances ! Quitter Paris me rend très misérable. Le téléphone, quand j'étais pauvre je l'aimais beaucoup parce que je ne l'avais pas. Lorsque j'eus un appareil, je téléphonais toute la journée. Maintenant, je déteste cette sonnerie qui marche sans arrêt et rompt toute intimité. Je n'aime pas non plus répondre aux lettres. J'en reçois une centaine par jour. Quelle perte de temps cela représente, car je m'oblige à répondre à toutes. Mes gentilles admiratrices devraient bien penser que si elles aiment l'acteur que je suis c'est parce que j'ai beaucoup travaillé pour le devenir. Maintenant, elles m'empêchent de travailler. Je n'aime pas non plus les visites des jeunes personnes que je n'ai pas invitées.

— Comment vivez-vous ?

— Le plus simplement du monde. Je me lève à neuf heures. Je peins, je prépare mon exposition. Après le dîner, je travaille des rôles classiques. Je me donne la réplique car on est toujours un peu ridicule quand un rôle n'est pas au point. J'ai une très mauvaise mémoire pour apprendre, mais je retiens bien.

— Avez-vous des projets immédiats ?

— Je ne tourne pas en ce moment car je prépare « Andromaque » dont j'ai fait les costumes et les décors. J'aurai pour partenaires Michèle Alfa et Alain Cuny.

Michèle NICOLAI.

LITTLE TICH revit en Pépé

PÉPÉ Daëms est cette danseuse acrobatique applaudie actuellement au Casino de Paris, où M. Henri Varna la présente dans « Pour toi Paris », sous l'étiquette de « Princesse de l'Escalier ».

Ce numéro sensationnel n'est pas la seule corde qu'elle possède à son arc. Pépé Daëms danse parfois sans son escalier. C'est pourquoi elle fut pressentie tout récemment pour être du programme magnifique du Grand Gala de la Danse à l'Opéra.

Mais ces deux attractions, différentes l'une de l'autre, ne lui suffisent pas. Voici qu'elle prépare un numéro d'imitation de Little Tich.

Little Tich : vous rappelez-vous ? Il fut le plus grand clown de l'autre avant-guerre, le plus petit par la taille.

— Je travaille la danse depuis plusieurs années, me dit Pépé Daëms, et mes danses acrobatiques ont déjà onze ans. Au studio où je m'entraîne chaque matin, M. Clément, mari de mon professeur et ancien acrobate lui-même, m'a souvent dit que j'avais cet air comique de garçon manqué, un peu gavroche, qui pourrait me permettre d'imiter Little Tich. Il a souvent insisté sur les possibilités que j'avais de faire revivre le personnage du clown qui fit courir naguère le monde entier.

— J'ai suivi son conseil, un beau jour. Et comme cet homme avait beaucoup connu Little Tich, qu'il lui avait fabriqué lui-même autrefois tous ses accessoires, qu'il se rappelait toutes des trouvailles et pouvait reconstituer fidèlement ses gags les plus personnels, j'ai travaillé sous sa direction tout d'abord. J'ai obtenu de Lita Recio, qui les possède, qu'elle me prêtât les chaussures célèbres à semelles si longues du célèbre clown. J'ai pu faire faire exactement les mêmes par un spécialiste. La silhouette et la présentation acquises, j'ai pris corps avec mon personnage. j'ai suivi l'esprit de son numéro. Cela m'a demandé des mois et des mois d'un travail assidu et très difficile.

« Mon Little Tich est prêt aujourd'hui. Je l'ai même essayé l'autre soir sur la scène du Casino, ce qui m'a permis de connaître les réactions du public, à qui je compte le présenter bientôt intégralement, maintenant que j'ai pu les étudier.

Jean ROLLOT.

Photos Lido

Sur les pointes (quelles pointes!). Pepé Daëms fait revivre avec une grande facilité le génial Little Tich

Dans cette amusante position typique du célèbre clown, la danseuse nous montre ce que sont ses chaussures...

...ses chaussures si longues qu'elles lui permettent (comme à Little Tich) une extraordinaire inclinaison du corps

Garçon manqué et gavroche, Pépe Daëms a cette mobilité du visage qui permet toutes les grimaces.

IL était dans la cuisine, les cheveux ébouriffés, les chaussettes tombantes, sa chemise entr'ouverte sur sa poitrine et, comme il venait de faire de l'équitation, ses culottes de cheval dépassaient d'une robe de chambre bleu roy tachée de farine.

— Asseyez-vous! Je continue, n'est-ce pas? J'en suis au moment le plus difficile de mon civet de lapin : le roux! J'ai, ce soir, des amis à dîner et je prépare moi-même le repas, ce qui m'arrive souvent.

— Etes-vous bon cuisinier?

— Je le crois. J'ai, du reste, beaucoup de plaisir à m'occuper des fourneaux. Je suis homme d'intérieur. J'aime rester chez moi. Je suis très sage : je ne bois ni ne fume et déteste sortir. Par exemple, je me demande bien ce que j'ai pu faire de ma cuiller. Vous ne seriez pas assise dessus, par hasard?... Non, la voilà!

— Qu'aimez-vous dans la vie ?

— Mon métier avant tout. Puis le sport : natation et canotage. La lecture: je puis avaler n'importe quoi; en ce moment, je lis des contes de fées ; en voyage, j'emporte Balzac qu'on peut lire et relire. J'aime la musique: tous les samedis matin, j'assiste au concert du Conservatoire. Enfin, j'aime Moulou, mon chien.

— Préférez-vous le théâtre ou le cinéma ?

— Le cinéma m'intéresse, le théâtre me passionne.

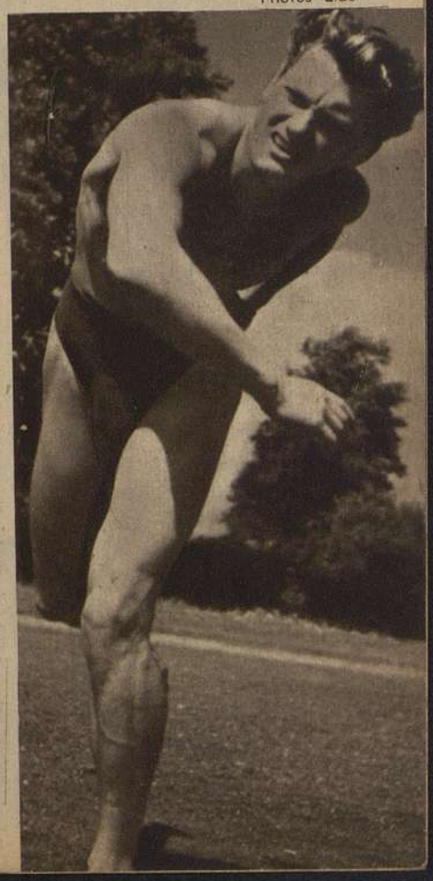
— Quels sont, parmi les rôles que vous avez interprétés, les favoris ?

— Au cinéma, celui de l'« Eternel Retour ». Au théâtre, celui que j'interpréterai bientôt dans une pièce de Jean Cocteau qui n'a pas encore de titre. J'ai beaucoup aimé jouer « Les Enfants terribles » et « La Machine à écrire ». J'ai toujours eu de la chance avec mes rôles.

— Cela ne vous rend pas superstitieux ?

— Un peu, et je me désapprouve de l'être. J'ai mes superstitions personnelles. par exemple lorsqu'un projet me tient à

Photos Lido



Futures étoiles

2

1. Est-ce une scène d'enlèvement que jouent sur le plateau Rose Deshaye et Daeker, sous la direction vigilante de Robert Burnier?

3

CONNAISSEZ-VOUS ce petit hôtel, 41, rue Pergolèse, abrité entre deux grandes bâtisses? Il est quasi-historique ou tout au moins, le deviendra. Ne fut-il pas celui du peintre Jean-Gabriel Domergue, puis celui de l'artiste Jean Julien, professeur de dessin à l'Ecole Polytechnique et aujourd'hui, il abrite le cours d'opérette de Robert Burnier, l'inoubliable créateur de « Rose-Marie » et de tant d'œuvres charmantes dans lesquelles il remporta le plus légitime succès.

Une grande pièce, l'ancien atelier, avec une estrade sur laquelle jeunes gens et jeunes filles viennent à tour de rôle interpréter une scène de « Coups de Roulis ». En face, assis dans un fauteuil, Burnier observe, rectifie une intonation, fait inlassablement recommencer un duo et une sortie, puis tout à coup, enjambant les trois marches (qui ne sont pas de marbre rose, mais de bois teinté noyer), joue lui-même la scène et la différence de parfaite mise au point avec ce qui n'en est que l'embryon, apparaît lumineusement.

Quelle belle et bonne leçon de mise en scène moderne et intelligente nous avons prise, en écoutant et en regardant l'excellent artiste inculquer à ses jeunes élèves les principes d'un art qu'il connaît si bien!

Ainsi tous les mardis et les vendredis de trois heures à cinq heures, les jeunes espoirs qui seront bientôt des certitudes, sont initiés aux mystères de l'opérette.

Nous avons pu ainsi nous rendre compte des réels progrès accomplis par Denise Denis, déjà grande coquette; Rose Deshayes, commençant à être bien en possession de son rôle; M. France; Daeker, jeune premier travaillant « Coups de Roulis » et « Passionnément »; Marcel Charvey, grand et maigre.

Ces jeunes gens, ainsi que Simone Héliard, sont des professionnels, jouant actuellement sur des scènes parisiennes. Ils promettent... mais ont déjà tenu.

Il est d'autres élèves, certains partis en tournée. Petit à petit, Robert Burnier cristallise autour de lui ces talents en herbe qui lui devront peut-être plus tard leur notoriété. C'est là beau travail de « pépiniériste », s'accomplissant dans la joie et la franche camaraderie.

Pierre ANDRIEU.

2. **Denise Denis et Lucette Méryl dans une scène tout à fait amusante.**

3. **Simone Héliard, Robert Burnier et Marcel Charvey jouent avec assurance.**

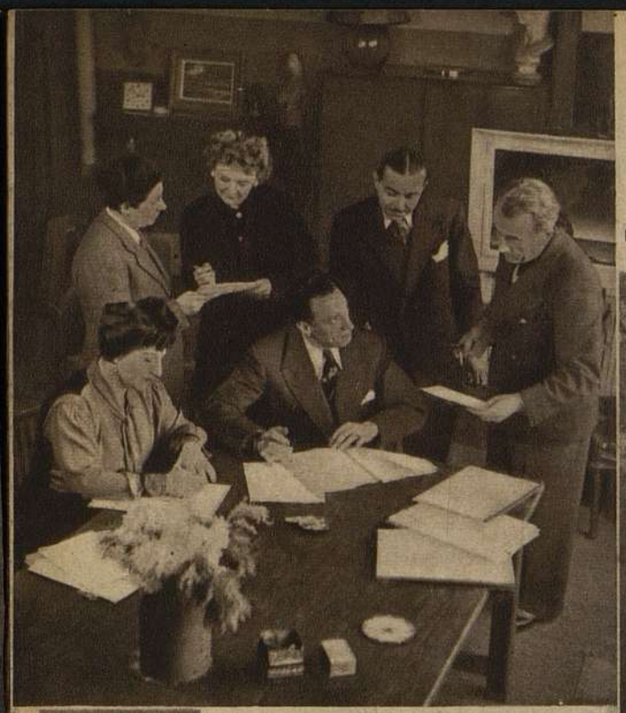
4. **Denise Denis, Lucette Méryl, Simone Héliard, Marcel Charrey et Daeker.**

5. **« Apprenez à connaître vos personnages », dit R. Burnier à ses élèves.**

4

Photos Lido

5



UN ARTISTE ET UN PEINTRE
viennent en aide aux vieux artistes

C'EST au cours d'une réunion d'« Art et Humour », sur la Butte, que Jo Dervo et le peintre Get eurent la même pensée féconde : venir en aide aux vieux artistes montmartrois, poètes, peintres, musiciens, acteurs de théâtre, de cinéma et de music-hall, ceux dont on a oublié les noms, ceux que l'âge a isolés dans leur misère.

Jo Dervo et Get sont hommes d'action. Peu de temps après l'Entr'aide aux vieux artistes montmartrois était créée et le comité se réunissait pour la première fois. Une cinquantaine de vieux ont déjà été pris en main. On est prêt à accepter tous ceux qui viendront s'inscrire, à condition qu'ils aient 70 ans au moins.

Les premiers ont été visités. On a pourvu à leurs besoins immédiats d'argent et de vêtements. Une infirmière les soigne chez eux et les suit du point de vue sanitaire. Plusieurs restaurants de Montmartre s'associant à ce joli geste en reçoivent quelques-uns chaque semaine. Moune, par exemple, en invite 10, toujours les mêmes, dans son bar de la rue Puget, et, ce jour-là, elle renonce à ses clients habituels pour ne s'occuper que d'eux.

Jo Dervo, entre deux prises de vues, porte des provisions à ceux qui ne peuvent quitter leur maison. Celui qui, à l'écran, incarne régulièrement un gangster ou un chef de bande, est accueilli partout avec émotion.

L'Entr'aide est alimentée par des dons. Get, outre son temps et son activité, a mis 3.500 francs dans la caisse. Les Petits Poulbots ont offert 8.000 francs aux vieux qu'ils parrainent.

Des dons anonymes, humbles et touchants, arrivent déjà.

Tout est fait avec discrétion, avec gentillesse. Il ne s'agit pas de bienfaiteurs ou de dames d'œuvre, mais de « Montmartrois » qui ont un peu de cœur.

Et l'on voudrait que se multiplient de semblables tentatives privées. La contagion du bien existe. C'est pourquoi nous nous devons de signaler de tels cas de solidarité.

1. **Le Comité d'Entr'aide aux vieux artistes.**

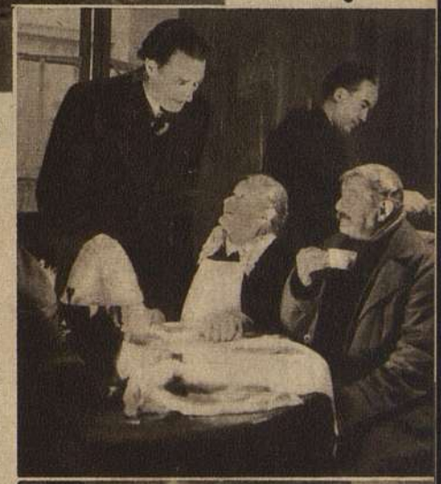
2. **Jo Dervo, vice-président, porte des provisions**

3. **Get et Jo Dervo chez une artiste de 77 ans.**

4. **Jo Dervo et Moune à la corvée de « pluches » chez une de leur protégées, ancienne pianiste.**

5. **Jeudi, Moune, dans son restaurant, invite dix vieux.**

2



3

5

Photos Lido

4

TOUT *est-il parfait?*

1. Liliane Bert, Gilbert Gil, Simone Alain et Sophie Desmarets répètent une scène de leur prochaine pièce. En leurs mains, les bateaux eux-mêmes semblent ivres.

L'AUTEUR d'« Une Jeune Fille savait», Henri Haguet, croit sans doute le contraire, puisqu'il vient d'intituler sa seconde pièce : « Tout est parfait ».

C'est une aimable histoire de grands enfants laissés seuls chez une très jeune tante. Quand les parents reviennent, le jeune homme est tombé amoureux de la jolie tante, une des filles s'est mariée secrètement et la deuxième prétend avoir un amant. Mais elle n'est peut-être pas fixée sur la véritable signification de ce terme!

Gilbert Gil — qui ne laisse pas le cinéma car il tourne « Le Dernier Sou » avec Ginette Leclerc — revient au théâtre avec plaisir.

— J'ai dans la pièce un rôle épatant, dit-il. C'est la belle et ravissante histoire d'un jeune homme qui aime pour la première fois. Il a dix-huit ans!

Sophie Desmaret, qui débuta à l'écran dans « Premier Rendez-Vous », joua « Monsieur de Falindor » et se fit remarquer au dernier concours du Conservatoire, est la grande sœur. Elle représente la sagesse, une sagesse indulgente, amusée, un peu ironique.

Liliane Bert, pour jouer la petite sœur de 14 ans, s'est rajeunie de quelques printemps. Elle rend la vie infernale à son entourage et, si elle n'était adorablement jolie, serait odieuse. Elle pense à l'amour, veut qu'on lui baise la main et attend d'être grande.

Jusqu'à présent elle a tourné un film. Elle en prépare un autre dont elle sera la vedette.

Simone Alain est la tante. Pour les besoins de la cause elle s'est vieillie : elle a vingt-huit ans. C'est elle la responsable de tous les drames, mais comment verrait-elle ce qui se passe autour d'elle puisque l'amour l'éblouit!

C'est une jeune du théâtre, elle aussi. Elle a débuté un vendredi 13 dans « Le Bossu » (que de présages heureux!) à la Porte Saint-Martin au commencement de la guerre.

Puis elle joua « Léonor et Sylva », « Le Mariage en trois leçons » et « Pierrette ».

— J'aime mon nouveau rôle, dit-elle. Il est à la fois comique et tendre et permet d'effleurer toute la gamme des réactions féminines.

Le clou de la pièce est une scène d'ivresse générale. Le jour où les parents rentrent, pour se donner du courage et préparer leurs aveux, les enfants et la tante vident la cave.

La scène est très délicate, on le conçoit. Elle fut répétée dans l'appartement de Sophie Desmaret au naturel.

Deux bouteilles de banyuls les mirent dans la peau de leurs personnages. Sophie sanglotait. Gilbert Gil s'essayait à parler sans bafouiller et à marcher sur une ligne droite imaginaire. Simone Alain, nostalgique, tenait dans ses bras une bouteille tristement vide tandis que Liliane Bert, l'enfant terrible, réussissait des grimaces épouvantables.

— C'est parfait! dit Gilbert Gil. On est fin saouls. On est paré! Vive la pièce!

M. N.

2. « Mon verre est grand, mais je bois dans mon verre », dit, en buvant, Simone Alain, que Gilbert Gil sert d'autant plus largement qu'il est passionnément amoureux d'elle.

3. Sophie Desmaret et Simone Alain regardent Liliane Bert évoluer sur le rebord de la baignoire. « Vous voyez que je n'ai pas bu », dit-elle avant de tomber dans l'eau.

4. Gilbert Gil est-il saoul? Il converse avec lui-même et emmêle ses pieds l'un dans l'autre, louchant sur la fiole!

5. Sophie Desmaret pleure. Pourquoi? Mais pour les chagrins à venir, car elle prétend être heureuse pour l'instant.

6. Simone Alain a le vin triste! Pourquoi les bouteilles sont-elles vides? Pourquoi l'amour n'a-t-il qu'un temps?

7. Liliane Bert fait d'affreuses grimaces qui ne réussissent pas à enlaidir son frais visage, trop joli pour ça.

8. Tout est parfait! Simone Alain, Sophie Desmaret et Liliane Bert se sont gentiment endormies après boire.

Photos Lido

L'ACTUALITÉ THÉATRALE

AU THEATRE DE L'AVENUE :

« L'ECOLE DES FAISANS »

Depuis les « Marchands de Gloire », que Paul Nivoix écrivit avec Pagnol, l'auteur de « L'Ecole des Faisans » a mis de l'eau dans son vin. Il a touché à bien des genres. Aujourd'hui, il n'a d'autre ambition que d'amuser un public peu difficile. Et il y parvient aisément. Ce n'est pas une farce amère et poétique à la Crommelynck qu'il a voulu écrire, mais une comédie bouffonne aux effets volontairement grossis, sans la moindre prétention à l'étude de caractères.

Le marché noir des « J 3 » n'était que jeux d'enfants candides et inoffensifs, celui des faisans de Paul Nivoix a une autre envergure. Un gailiard sans scrupules installe dans un hôtel particulier un jeune aristocrate faible et sans argent et une soi-disant comtesse, qui fut mannequin aux Folies-Bergère. Ce faux couple donne de brillantes réceptions favorables aux affaires les moins honnêtes. Et Jules, le patron de la bande, joue auprès d'eux le rôle du valet de chambre.

Le point de départ est drôle. Hélas! notre forban a tout prévu, sauf l'amour que son jeune noble ressent subitement pour une aimable arpète, pure comme une héroïne de « La Veillée des Chaumières ». C'est la Parigote cent pour cent, pauvre mais honnête, qui possède l'esprit de Gavroche et le cœur de Mimi Pinson.

Après avoir fustigé les margoulins du marché noir, M. Paul Nivoix chatouille la pastorale. Et le public est ravi.

Je dois avouer que son dialogue ne manque pas de verve, et que certaines scènes sont amusantes. La mise en scène de Jean-Jacques Daubin est même excellente. Et puis, cette farce est, dans l'ensemble, bien jouée, d'abord par René Dary, le plus faubourien de nos comédiens, qui est d'un naturel parfait, puis par Raymond Bussières, qui enlève dans un mouvement étourdissant son rôle d'exchiffonnier multi-millionnaire.

Dans un emploi plus conventionnel, Jean Mercanton demeure distingué et naturel. Et Eliane Charles s'impose chaque jour davantage par un charme très personnel. C'était hier une malicieuse et ravissante ingénue. C'est aujourd'hui une véritable comédienne. Noëlle Norman possède l'élégance et le style d'une séduisante coquette.

AU THEATRE DE L'ŒUVRE :

« EVANGELINE PERDUE »

Cette œuvre assez trouble et parfois pénible possède pourtant des qualités certaines, malgré un style terriblement littéraire et faussement poétique. On croit entendre par moments une parodie du « Pêcheur d'Ombres » de Jean Sarment.

L'action se déroule en vingt-quatre heures, et dans un même décor, entre trois personnages : la mère, le fils et la servante, « qui représentent trois symboles », nous avoue un peu naïvement l'auteur dans une avant-première... Est-ce que la dame des lavabos du Théâtre de l'Œuvre est aussi un symbole ?

Or donc, « la mère symbolise l'amour maternel » (tiens, tiens!), la servante symbolise l'amour humain. C'est une sorte d'envoyée du ciel : elle aime son jeune maître et se substituera à la seule femme qu'il ait désirée : cette Evangéline morte tragiquement et dans des conditions mystérieuses. Le fils symbolise toute la nature humaine. La voisine représente la mère normale. On ne nous dit pas ce que symbolise le souffleur.

Tant de symboles n'empêchent pas cette mère exaltée d'aimer son fils avec des hurlements de chienne en rut. Elle souhaite voir son enfant infirme pour pouvoir le cajoler. Cette tigresse forcenée plonge son fils malade et faible dans les ténèbres de la folie, pour ne plus le perdre et lui arracher jusqu'au souvenir de la morte. Mais ce monstre d'égoïsme succombe sous son œuvre : le jeune homme, devenu complètement fou, ne reconnaît plus sa mère, et l'appelle: « Madame »!

Cette tragédie parfois gauche et maladroite, n'est pas sans intérêt, loin de là. C'est l'œuvre d'un poète qui se penche sur les remous les plus mystérieux de l'âme. Dans un rôle atroce et démoniaque, Délia-Col est remarquable. José Quaglio possède toute l'ardeur sympathique de la jeunesse. Hélène Vercors, dans le meilleur rôle de ce drame, est toute frémissante de passion contenue.

Jean LAURENT.

A L'OPERA-COMIQUE :

« AMPHITRYON 38 »

Quelle responsabilité pour un musicien lorsqu'il s'engage à la poursuite des divinités même païennes ou qu'il envisage leurs simples rapports avec les humains.

Les dieux de l'Olympe, plus accessibles à notre familiarité, réclament autant que d'autres un savoir-faire infini de la part du compositeur qui se mêle de leurs légendes.

Ou ce dernier perd tout à fait et volontairement le sens du divin et, lancé dans la raillerie, fait des puissances célestes de joyeux personnages — l'opérette leur doit de bien savoureux accents ; — ou, sans aller jusqu'à viser aux sommets des grandes tragédies, il choisit le sujet qui peut effleurer avec tact la satire et la philosophie.

Ceci réclame, en même temps qu'une conception profonde, une infinie légèreté dans l'expression des caractères et des sentiments, ainsi qu'une souple adaptation à l'évolution d'esprit des auditeurs.

Ces considérations établies, reconnaissons qu' « Amphitryon 38 » — si délicieusement attrayant dans sa forme purement dramatique — était bien fait pour tenter un musicien.

Nous comprenons que Marcel Bertrand — dont l'Opéra-Comique donna avec succès « Sainte-Odile » — ait été attiré par la fable de Jupiter prenant la forme d'Amphitryon pour posséder Alcmène, épouse fidèle de celui-ci, et faisant naître Hercule de cette union.

Il demeure fidèle aux traditions classiques qui sont à la base de sa formation. Il se montre, d'autre part, soucieux de n'altérer ni la couleur ni le pittoresque de l'œuvre de Jean Giraudoux, adaptée ici par Alexandre Guinle. Discrétion qui l'honore et ne nous prive d'ailleurs pas d'instants agréables.

Sous la ferme direction d'Eugène Bigot, l'interprétation réunit quelques-uns des meilleurs artistes de la maison : Roger Bourdin (Jupiter), René Hérent (Mercure), André Gaudin (Amphitryon), Louis Morot (Le Trompette), Pierre Cianotti (Sosie) ; Mmes Irène Joachim (Léda), Elen Dosia (Alcmène), Hélène Boucier (Ecclisse), M. Serrès (la voix céleste et l'écho).

Regrettons de ne pouvoir détailler les mérites de chacun — ceux de Roger Bourdin, tout simplement magnifique — de René Hérent, pour qui cette création comptera; de Mlle Bouvier, qui sait mettre au premier plan un rôle secondaire, etc. Tous font honneur à leur art.

Edouard SAINT-PIERRE.

AU THEATRE MICHEL :

« EPOUSEZ-NOUS, MONSIEUR »

Jean de Létraz a écrit pour Marcelle Parisys cet aimable vaudeville, qui est mis en scène dans un excellent mouvement par Pasquali.

Le premier acte est assez poétique : un jeune romancier, tendre et délicat, las de rechercher la femme idéale, la crée de toute pièce. Il imagine une aventure entre lui et une maîtresse imaginaire, qu'il baptise du nom de Patricia. Sa petite amie, Loulou, est follement jalouse de cette rivale, qui n'existe pas. Pour faire rebondir l'action, l'auteur, qui connaît admirablement son métier, se sert ensuite de grosses ficelles et d'un gag charmant : l'arrivée imprévue d'une véritable Patricia qui se superpose à l'image inventée par le jeune romancier, comme l'aviateur des « Jours Heureux » tombait du ciel pour confondre deux petites filles mythomanes. Cette puissance créatrice du rêve et de l'imagination mériterait d'être traitée moins légèrement et par un vrai poète.

Quand il a bien embrouillé tous les fils de ses marionnettes et mis entre les bras de son héros trois femmes qui désirent l'épouser, l'auteur dénoue toutes ces intrigues avec une désinvolture déconcertante. Le paradoxe, l'invraisemblance, et les vieilles traditions du vaudeville classique ne lui font pas peur. Il faut avouer que cette pochade manifestement bâclée est parfois très drôle : le retour de Parisys en marïée, revenant de la cérémonie avec son voile tout fripé et son ombrelle brisée, est d'une cocasserie irrésistible. Son récit du repas de noces, au cours duquel tous les invités se sont bagarrés, n'est pas moins amusant.

A côté de cette trépidante meneuse de jeu, André Bervil joue avec une fantaisie très personnelle le rôle du bon jeune homme que trois femme veulent épouser. La seule qu'il aime est une ingénue naïve et pure que Simone Valère incarne sans grande sincérité. En danseur froufroutant, Robert Murzeau enlève ses répliques à la pointe de son esprit. Pierre Magnier semble faire une parodie du vieil amant magnanime du répertoire.

Jean LAURENT.

LES JEUDIS DE LA GAITE-LYRIQUE

Y aurait-il une orientation nouvelle dans la composition des spectacles qui accompagnent les tirages de la Loterie Nationale et dont les programmes doivent varier d'une semaine à l'autre ?

Après un vrai soir au cirque avec des professionnels de la piste ayant à leur tête les Craddock et les Fratellini, grandes vedettes du genre, la Comédie occupa, le jeudi suivant, notre première scène municipale, avec « Un Caprice », d'Alfred de Musset.

Georges Le Roy, ex-sociétaire de la Comédie-Française, et Juliette Verneuil, de l'Odéon, ayant à leurs côtés Mlle Tassencourt, donnèrent finesse et distinction à cet acte du poète des « Nuits ». Et l'on annonçait pour le jeudi 3 février, la délicieuse opérette « Passionnément ».

La charmante Olga ALEXANDROWICZ, très remarquée au dernier concours du Conservatoire, et qui vient d'être engagée à l'Opéra-Comique. Photo Paul Facchetti

Sur L'ÉCRAN

LES AVENTURES FANTASTIQUES DU BARON MUNCHHAUSEN. — On connaît les aventures extraordinaires de ce baron allemand qui parcourut l'Europe et l'Orient au XVIII[e] siècle et que la légende populaire a rendu célèbre sous le nom du Baron de Crac. Le personnage est un héros de film idéal! Audacieux, courageux, mystificateur, grand amoureux, en un mot l'aventurier type, dans le meilleur sens, tel se présente aux auteurs cinématographiques ce diable d'homme. Outre leurs qualités de mouvement et de pittoresque, ces « Aventures » sont aussi une épreuve idéale pour la couleur; on comprend que Joseph von Baky, chargé de mettre en scène le grand film en couleur de l'année, ait choisi un tel sujet. Il l'a traité dans un style résolument « Mille et une Nuits », n'hésitant pas à construire de fabuleux palais, un gynécée dans la piscine duquel s'ébrouent une douzaine de femmes nues, à reconstituer de la manière la plus fantaisiste la cour de Catherine II, à évoquer le carnaval fleuri de Venise, la bataille des armées russes contre les Turcs, un petit village de Saxe qui est ravissant, etc...

Nous allons ainsi, accrochés aux basques du fantasque baron, d'Allemagne en Russie, de Russie en Turquie, de Turquie en Italie et nous le suivons même dans la lune, où l'a conduit l'un des premiers aérostats de François Blanchard.

Malgré quelques longueurs, le film est attrayant et varié. Tout n'y est pas du meilleur goût, mais quelques scènes, au début notamment, sont extrêmement réussies. La couleur apporte un grand élément de succès à cette œuvre, bien interprétée par Hans Albers, excellent Münchhausen, Ilse Werner, délicieuse princesse d'Este, Brigitte Horney, caricaturale Catherine II, Ferdinand Marian, inquiétant Cagliostro, et par d'autres vedettes encore qui se contentent parfois de rôles insignifiants dans ce film-locomotive.

JE SUIS AVEC TOI. — La jalousie est la clef des œuvres de Crommelynck. On connaît son « Cocu Magnifique » : dans « Je suis avec toi », le héros est une fois encore un être torturé par le doute et la jalousie et qui consomme lui-même son propre malheur à force de vouloir le conjurer. Mais comme nous sommes au cinéma et dans la comédie la plus fantaisiste, l'aventure n'a pas la moindre couleur psychologique.

Le héros, d'ailleurs, est ici une héroïne. Elle s'appelle Élisabeth. Afin de surveiller son mari qui, pourtant, l'adore et lui voue une fidélité de saint-bernard, la jeune femme invoque un voyage en Amérique où un héritage doit lui tomber des gratte-ciel. Naturellement, Élisabeth descend de l'«Ile-de-France» à Plymouth, saute dans l'avion et rapplique illico-dare à Paris où elle se fait passer auprès de son mari François pour le sosie de la femme envolée. Il arrive ce que vous devinez : Élisabeth se trompe elle-même avec François ; mais ces aventures n'ont aucune importance, car François ne cesse de parler de son amour pour Élisabeth à celle qu'il prend pour une autre...

Ce « voyage au pays qui te ressemble » est mis en scène par Henri Decoin. Son travail technique n'est pas mauvais, mais on ne saurait en dire autant de l'apport fourni au film par les auteurs de l'adaptation et du dialogue.

Ce n'est pas que les mots ni les situations osées nous fassent peur; mais le ton, le style, la portée générale réduite de « Je suis avec toi » n'autorisent pas le langage musclé que les personnages de cette comédie légère parlent : ces mots, ces allusions douteuses ne vont pas à leur genre de beauté...

Yvonne Printemps et Pierre Fresnay connaissent un succès qui dispense de tout commentaire. Ils sont assistés, ici, par Bernard Blier qui est, on le sait, un remarquable comédien.

LA VALSE BLANCHE. — Après « Le Voile bleu », l'équipe François Campeaux-Jean Stelli nous donne « La Valse blanche » ; deux films de style remarquable, d'inspiration identique et d'exécution conforme aux grandes lois populaires de la réussite : deux films, en un mot, qui sont assurés du succès le plus large. La corde sensible du mélodrame est poussée, ici, à son point de tension extrême et comme Gaby Morlay sauvait « Le Voile bleu », une artiste peu connue, Mlle Ariane Borg, fait à « La Valse blanche » l'apport de son jeune talent et, peut-être, sauve le film.

L'histoire se joue entre trois personnages: Bernard, Hélène et Jacqueline. Bernard et Hélène s'aiment et sont fiancés; Jacqueline, tuberculeuse inguérissable, aime Bernard d'un amour d'adolescente fiévreuse. Le jeune homme, d'accord avec sa fiancée, jouera la comédie de l'amour à Jacqueline afin que celle-ci meure en paix et emporte de la vie le souvenir du bonheur.

Je n'ai jamais beaucoup aimé l'exploitation, au cinéma ou au théâtre, de ce pathétique un peu grossier de la maladie et du sanatorium. Les sanglots et les affres de Marguerite Gautier ont engendré toute une descendance de personnages qui n'ont pas toujours, il s'en faut de beaucoup, la sincérité du modèle. Dans « La Valse blanche », nous sommes souvent irrités par des scènes terriblement conventionnelles, par cette puérile conception des cinéastes qui veut que soient déchaînées toutes les cataractes célestes quand un être est malheureux, par un dialogue aussi qui emprunte aux effets les plus faciles et qui nous dit avec trop de complaisance que « les anges battent des ailes » quand il s'agit d'exprimer qu'il neige... Or, malgré tous ces péchés, quelques fautes de goût et une interprétation hésitante, à l'exception d'Ariane Borg, le film se laisse voir sans ennui et parvient en diverses occasions à émouvoir. Lise Delamare, Julien Bertheau, Aimé Clariond, Alerme, Cordy, Annette Poivre, Marcelle Géniat jouent les principaux rôles de ce drame orné de quelques beaux extérieurs de montagne.

LE CIEL EST A VOUS. — Voilà le film que l'on attendait! Il prend sa place parmi les œuvres les plus grandes réalisées depuis la guerre, on s'apercevra plus tard qu'il est peut-être la plus grande, et il est écrit dans le langage cinématographique le plus pur à la gloire de ce petit ouvrier-artisan français qui n'a son équivalent dans aucun autre pays du monde. Le héros du film, Pierre Gauthier, est un mécano. Pendant 14-18, il mettait au point le « zinc » de Guynemer. Après la guerre, il s'installa, tint un garage jusqu'au jour où, parce que sa femme avait dû le quitter quelques semaines, il remonta en avion et fut repris par la passion de voler. Cette passion, il la communiqua bientôt à sa femme Thérèse et, de bricolage en bricolage, naît un appareil sur lequel Thérèse va tenter le record du monde féminin en ligne droite. La folie réussit, et les petits artisans du Loir-et-Cher, arrachés à leurs destinées modestes, deviennent des héros. Mais quelle que soit leur gloire, ils resteront de petits garagistes de province, des bricoleurs de la mécanique et l'on peut aisément supposer que la détentrice du record va reprendre au foyer sa place de ménagère, que Gauthier-le-constructeur va retrouver ses outils et son entreprise de dépannage...

La vérité, l'émouvante grandeur de la besogne quotidienne dans ce qu'elle a de moins glorieux et de plus familier sont admirablement traduites : Jean Grémillon qui a mis en scène « Le Ciel est à vous » a, lui aussi, buriné son ouvrage avec une passion, un amour du travail bien fait qui font le plus grand honneur à l'artiste qu'il est et aussi à l'artisan que tout auteur de films ne peut, en même temps, manquer d'être. S'il existait une croix pour les réalisateurs qui honorent leur profession, elle devrait être donnée tout de suite à Grémillon. Le scénario original d'Albert Valentin, l'adaptation et les dialogues de Charles Spaak sont en outre très remarquables.

Quant à l'interprétation, elle est sans la moindre défaillance. Debucourt, Raymonde Vernay, Léonce Corne, Raoul Marco, Albert Rémy, Anne-Marie Labaye, Anne Vandenne, etc.... sont tous dignes d'un ensemble parfaitement homogène et impeccable. Mais que dire de Madeleine Renaud et Charles Vanel ? Ils campent avec une vérité surprenante ces deux héros sans auréole, aussi peu faits pour le vitrail et le marbre des statues que pour les premières pages des magazines. Leur grandeur n'est pas spectaculaire; elle est faite d'un tissu plus précieux, de cette simplicité familière qui rend leurs vertus prodigieusement efficaces. Madeleine Renaud et Charles Vanel sont, dans ces rôles, inoubliables.

Jean-Louis ROY

★

GRANDS PRIX

La Direction Générale du Cinéma vient de créer un Grand Prix du Film d'Art Français destiné à encourager — et à aider financièrement — les producteurs décidés à tourner de beaux films et non des gaudrioles. Enfin, un Prix intelligent!

Le jury, que présidait M. Louis Galey et qui comptait sept membres, comprenait divers représentants du Ministère de l'Information, un homme de lettres (Alexandre Arnoux) et deux critiques élus par les journalistes cinématographiques parisiens. Lucien Rebatet (François Vinneuil) et Roger Régent furent désignés et, loin d'être rivaux comme certains ont bien voulu le dire, ils avaient amicalement voté l'un pour l'autre.

On sait que le Grand Prix alla pour 1942 aux « Visiteurs du Soir ». Mention à « La Nuit Fantastique » ; pour 1943 aux « Anges du Péché ». Mention à « Douce ». En outre, les films présentés en 1941 n'entrant pas dans les conditions du Prix, le jury décida de distinguer deux œuvres qui, à l'heure où le cinéma français renaissait de ses cendres, affirmèrent un souci réel de sauvegarder la qualité : ce sont «L'Assassinat du Père Noël » et « Nous les gosses ».

Un excellent choix, en somme, qui correspond, semble-t-il, pour une fois, à l'opinion générale.

Studio Carlet ainé.

HUGUETTE DUFLOS, la charmante artiste, a adopté les chaussures «éclairantes», la création du bottier LEANDRE, 4, rue Miromesnil), permettant de descendre, EN TOUTE VISIBILITE, un escalier, ou de monter sur un trottoir, sans risquer une chute, grâce à une minuscule ampoule électrique dissimulée dans le rebord de la fourrure de garniture du haut.

15, Fbg Montmartre — Tél. : PRO. 19-28

Nous sommes au regret d'informer nos lecteurs que, jusqu'à nouvel avis, Il ne nous est plus possible d'accepter d'abonnements.

23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9e
TAI. 50-43 (lignes groupées)
Chèques postaux : Paris 1790-33

Les disques du jour

Deux nouveaux disques de Charles Trenet nous font apprécier une fois de plus cette fantaisie poétique d'une saveur si originale qu'il sait mêler aussi bien à ses compositions comiques, pleines de verve et de couleur, qu'à des chansons d'une note plus sérieuse, où dominent l'émotion, la tendresse ou la mélancolie. Si l'on peut tenir pour un simple exercice de diction et un divertissement pittoresque la petite idylle réaliste « Débit de l'eau, débit de lait » (1), on n'en saurait nier l'allègre drôlerie et la reposante fraîcheur. « L'héritage infernal » (1) qui occupe l'autre face est d'une qualité plus solide : on peut y voir une satire sociale d'une amère puissance, un vigoureux tableau de mœurs à la manière de Daumier; l'interprétation scénique de l'auteur lui donne au music-hall un relief saisissant, et la cire en garde le caractère avec assez de fidélité pour permettre de classer cet enregistrement comme l'un des plus vivants de Charles Trenet. L'autre plaque donne un slow chanté d'un sentiment gracieux, « Je n'y suis pour personne » (2), et une rêverie un peu folle, en forme de marche, qui fait penser à quelque ingénu dessin d'Avelot, peuplant des plus improbables créatures ailées un ciel de féerie enfantine : « Quand un facteur s'envole » (2). On retrouve là une nuance très particulière d'humour, qui apporte dans la chanson contemporaine quelque chose d'assez neuf, un effort pour s'évader dans la fantasmagorie et l'impossible, dont il faut peut-être chercher l'origine dans certaines suggestions de la poésie surréaliste ou simplement — car rien, au fond, n'est plus près de la naïveté primitive que ces subtiles recherches — dans de confuses réminiscences du folklore et de l'imagerie populaire. Il est d'autres exemples de cette tendance dans le répertoire de Charles Trenet, mais aussi dans pas mal de chansons de divers auteurs qui ont connu le succès dans ces dernières années...

Irène de Trébert nous propose des chansons familières d'une entraînante légèreté, dont le rythme s'accommode à merveille d'un accompagnement de « claquettes », évoquant agréablement la silhouette dansante et les graces juvéniles de l'interprète : « En balayant le parquet » (3) et « Au quatrième top » (4) appartiennent à cette veine de fantaisie trépidante qui compte un assez grand nombre de fidèles. J'avoue trouver plus de plaisir dans une chanson bâtie sur une idée vraiment ingénieuse et piquante : « Le Gangster aimait la musique », de Léo Blanc, Lemarchand et Champfleury, que la même Irène de Trébert chante avec un luxe peut-être excessif de ports de voix et d'oppositions caricaturales, mais qui demeure un assez heureux développement du thème suggestif indiqué par le titre...

C'est un gangster encore que nous présente Betty Spell, dans une chanson ironique, d'une plaisante truculence, qu'elle enrichit de toutes les ressources de sa malicieuse fantaisie : « Johnny le gangster » (5) dont les bruyants exploits aboutissent à une fin lamentable, voisine sur cette plaque avec une gentille chanson de grisette: « Ouvrez la porte », transposition d'un épisode bien connu de la « Vie de Bohème »; un second disque de Betty Spell nous rend cette inoubliable confidence, « Oh ! la, la, quelle rumba! » (6) maintenant accompagnée d'une nouvelle chanson, « Paprika », non moins audacieuse et pittoresque et certainement digne de partager son succès.

Gustave FREJAVILLE.

(1) Columbia B.F. 61; (2) Columbia B.F. 62; (3) Columbia D.F. 2960; (4) Columbia D.F. 2961; (5) Columbia D.F. 2942; (6) Columbia D.F. 2941.

Frappez courageusement à la porte de l'avenir

...mais connaissez bien vos possibilités, sinon, que de retards, que d'embûches ne venant que de vous-même!

Pour éviter des essais infructueux que vous pourriez tenter, écrivez au célèbre Professeur MEYER qui vous dévoilera vos imperfections ; envoyez-lui un spécimen de votre écriture et votre date de naissance ; vous recevrez, contre la somme de 10 fr., une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

Prière de ne pas envoyer de timbres pour le règlement, mais une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement, afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, Bureau 240, Dép. A, 78, Champs-Élysées, Paris 8e.

ÉCOLE DU CINÉMA ET DU SPECTACLE DE PARIS
Directrice : Évelyne BEAUNE
5, Villa Montcalm, Paris (18e)
ART DRAMATIQUE
Chant, Débuts assurés
Cours par correspondance

Chaque Mercredi à 20 h. 25 sur Radio-Lyon et Radio-Toulouse et le Jeudi à 20 h. 40 sur Radio-Andorre :
CHARPIN, URBAN, Marg. PIERRY, R. FERREOL Rob. PLESSIS, etc. dans les
Mémoires du "VERRE" Galant
C'est une présentation Louis MERLIN
CAMUS
"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC

HYGIÈNE INTIME assurée par la
GYRALDOSE
qui est un antiseptique non toxique, agréablement parfumé et ne tachant pas.
Lab. CHATELAIN, 107, Bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)
Visa n° 144-PL|070

Le Rideau se lève

La belle Vickie Autier, la vedette de jazz que vous entendez à la radio, est toujours coiffée par DIMITRI, 3, rue Vignon. Opé. 88-72. Ph. Harcourt

Théâtres

SESSUE HAYAKAWA dans *forfaiture* à l'AMBIGU

THEATRE des MATHURINS — Marcel HERRAND et Jean MARCHAT — Tous les soirs, 19 h. Mat.: Dimanche, 15 h. (sauf Lundi) — LE VOYAGE DE THÉSÉE de Georges NEVEUX

Hélène Robert

PARIS - PARIS — Pavillon de l'Élysée. - ANJ. 29-60 — Hélène ROBERT

DAUNOU — CRÉATION — RÊVES A FORFAIT — Comédie gaie de M.-G. SAUVAJON — J. PAQUI — J. GAUTIER

THEATRE EDOUARD VII — ANDRÉ LUGUET - RENÉE DEVILLERS et GABRIELLO jouent *L'AFFRANCHI* — comédie en 4 actes de Charles Méré — avec ANDRÉE GUIZE et GEORGES VITRAY

Mia DELPHIE, révélée au public par Henri Varna, qui chante et joue au Palace, est une élève de TONIA NAVAR. Cours Molière (11, rue Beaujon. Car. 57-86).

NOUVEAUTÉS — Jacqueline DELUBAC — RELLYS — jouent 3 DOUZAINES DE ROSES ROUGES — avec GUISOL — Soirées : 19 h. 30 (sauf Jeudi) — Matinées : Dimanche 15 heures

Cabarets

Cinémas

SCHUBERT — 134, Bd Montparnasse. Dan. 50-00 — Déjeuners et Dîners en Musique avec HENRI CROLLA et son Orchestre de Jeunes

TRIOMPHE SCALA — FERNAND GRAVEY — LA RABOUILLEUSE

COLISEE — AUBERT PALACE — Vautrin

120e et DERNIÈRES de la REVUE de l'A. B. C. — de Pierre VARENNE et Marc CAB — *avec tous les créateurs qui en ont fait le triomphe !*

AMBASSADEURS - dir. Alice COCÉA — ALICE COCÉA présente et joue *LÉONA* de CROMMELYNCK

ATELIER — L'HONORABLE MONSIEUR PEPYS — Comédie gaie de Georges COUTURIER — loc. ouv. de 11 à 18 h.

LES FILMS QUE VOUS IREZ VOIR :

Aubert Palace, 26, boul. des Italiens, PRO. 84-64. M.
Balzac, 136, Champs-Élysées, ÉLY. 52-70. M.
Berthier, 35, bd Berthier, GAL. 74-15. M.
Biarritz, 79, Champs-Élysées, ÉLY. 42-33. M.
Bonaparte, 76, rue Bonaparte, DAN. 12-12
Caméo, 32, Bd des Italiens, PRO. 20-89. V.
Cinéma Champs-Élysées, 118, Champs-Élysées, ÉLY. 61-70. V.
Cinémonde Opéra, 4, Ch.-d'Antin, PRO. 01-90. V.
Clichy-Palace, 49, Av. de Clichy, MAR. 20-43. M.
Club des Vedettes, 2, rue des Italiens, PRO. 88-81. V.
Delambre (Le), 11, rue Delambre. DAN. 30-12. M.
Ermitage, 12, Ch.-Elysées. ELY. 15-71. V.
Le Français, M
Gaumont-Palace, Place Clichy, MAR. 56-00 V.
Helder (Le), 34, bd des Italiens, PRO. 11-24. V.
Impérial, 29, Boul. des Italiens, RIC. 72-52. V.
Lord Byron, 122, Champs-Elysées. BAL.04-22. M.
Lux Bastille, Place de la Bastille, DID. 79-17. M.
Lux Rennes, 76, r. de Rennes, LIT. 62-25. M.
Madeleine, 14, Boul. de la Madeleine, OPE. 56-03. M.
Marbeuf, 34, rue Marbeuf. BAL. 47-19. M.
Marivaux, 15, boulevard des Italiens. RIC. 83-90. V.
Miramar, Place de Rennes. DAN. 41-02. M.
Moulin Rouge, Place Blanche, MON. 63-26. M.
Normandie, 116, Champs-Élysées, ELY. 41-18. V.
Olympia, 28, Boul. des Capucines, OPE. 47-20. V.
Paramount, 12, Boul. des Capucines, OPE. 34-30. M.
Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines. Opé. 95-48. M.
Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Sablons). M.
Scala, 113, Bd de Strasbourg. V.
Triomphe, 92, Champs-Élysées. BAL. 45-76. V.
Vivienne, 49, rue Vivienne, GUT. 41-39. M.

Les lettres M. (Mardi) et V. (Vendredi) indiquent le jour de fermeture hebdomadaire.

Du 2 au 8 Février.	Du 9 au 15 Février
Vautrin	Vautrin
Lucrèce	Lucrèce
Les Misérables (2e Époque)	Ils étaient Neuf Célibataires
Pierre et Jean	Pierre et Jean
L'Éternel Retour	L'Éternel Retour
Le Corbeau	Le Corbeau
L'Inévitable Monsieur Dubois	Mystères du Thibet (A partir du 12)
L'Ange de la Nuit	L'Ange de la Nuit
Jeannou	L'Éternel Retour
Vautrin	Vautrin
Madame Sans Gêne	Arlette et l'Amour
Je Suis avec Toi	Je Suis avec Toi
Donne-moi tes yeux	Le Resquilleur
L'Éternel Retour	La Valse Blanche
Lucrèce	Lucrèce
Je Suis avec Toi	Je Suis avec Toi
Le Ciel est à Vous	Le Ciel est à Vous
Le Voyageur de la Toussaint	Vidocq
Dernier Atout	Ceux du Rivage
Le Ciel est à Vous	Le Ciel est à Vous
Le Colonel Chabert	Le Colonel Chabert
Le Colonel Chabert	Le Colonel Chabert
Vénus Aveugle	L'Embuscade
Le Corbeau	Le Corbeau
La Ferme aux Loups	Le baron de Münchhausen
Vive la Musique	Vive la Musique
Voyage sans Espoir	Voyage sans Espoir
Le Brigand Gentilhomme	Le Brigand Gentilhomme
La Tour de Nesle	L'Éternel Retour
La Rabouilleuse	La Rabouilleuse
La Rabouilleuse	La Rabouilleuse
Lucrèce	Lucrèce

ERMITAGE-IMPÉRIAL CINÉCRAN — LE COUPLE *magique* DE L'ÉCRAN FRANÇAIS — YVONNE PRINTEMPS — PIERRE FRESNAY — *Je suis avec toi* — UN FILM DE HENRI DECOIN — FILM PATHÉ-CICC

RESTAURANT MANCHESTER — ouvert sous la direction N. ANGELI — SALLE CHAUFFÉE -- Catég. A — 1, RUE de GRAMMONT — Métro : BOURSE-OPÉRA

La Mode au Théâtre

Au CHATELET, dans « Le Beau Voyage d'un Enfant de Paris », la mise en scène de Maurice Lehmann est particulièrement soignée ; c'est ainsi que tous les jolis meubles d'époque, comme ces beaux fauteuils vert et blanc, viennent des collections de l'antiquaire parisien renommé J. DAMIOT (11, rue Jacob).

A l'ŒUVRE, dans « Evangéline perdue », la remarquable artiste Délia-Col a été chaussée à la perfection par le maître bottier bien connu DEHENNE (88, avenue de Saint-Mandé, à Paris), dont l'éloge n'est plus à faire.

A la SALLE PLEYEL (Debussy), on a beaucoup remarqué l'élégance et le brio de la pianiste virtuose Françoise Le Bourg, élève de Lucette Descaves.

A. de M.

VIEUX-COLOMBIER — DIRECTEUR Guy ROTTER — Ellen Gjerde dans LA TRAGÉDIE DE L'AMOUR — DU THÉÂTRE D'OSLO — Soirées : 19 h. 30 (sauf jeudi). Matinées : dim. 15 h. Lit. 57-87 — Mes Sèvres-Babylone, & St-Germain-des-Prés.

LE Jardin de Montmartre — 1, AV. JUNOT — Tél. : MON. 02-19 — Tous les jours de 17 à 19 h. — THÉ-SPECTACLE — Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h — Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h. — avec les meilleures VEDETTES dans un cadre idéal — LE JARDIN D'HIVER UNIQUE A PARIS — Retenez vos tables à Mon. 02-19

JEAN-LOUIS BARRAULT — MICHÈLE ALFA - HENRI VIDAL — L'ANGE DE LA NUIT — Réalisation de BERTHOMIEU — ANDREU-YVES FURET - ALICE TISSOT ETIAMQUET — ELYSEES CINEMA - CINEMONDE OPERA - LA ROYALE

Michel, 15, rue Royale. ANJ. 35-67

PALAIS-ROYAL — Pierre STÉPHEN — Alice TISSOT — Lily BARON — André EYNARD — Interprètent avec Simone CERDAN, GUÉRINI et DANTEUIL — Rien que et toujours : ON DEMANDE UN MÉNAGE — Laura bientôt deux ans, la joyeuse pièce de Jean de LÉTRAZ

Kan Hachim

MONSEIGNEUR — Cabaret — Restaurant — Orchestre Tzigane — 94, rue d'Amsterdam

MARIVAUX et MARBEUF

LE COLONEL CHABERT — d'HONORÉ DE BALZAC

Albert présente la tresse transformable « Symiane » — Georges, 70, fbg St-Honoré. ANJ. 29-21

MEDRANO — "Le Cirque de Paris" — LE BURLESQUE A TRAVERS LES AGES — CHESTERFOLLIES 44 — de GILLES MARGARITIS

GARE MONTPARNASSE — DAN 41-02 — MIRAMAR — Fermé le mardi. Matinée 14 h. 30 à 16 h. 45. Soirée 20 h. 30 — L'EMBUSCADE — avec Pierre RENOIR

Claude GENIA porte cette nouvelle coiffure s'adaptant à la couleur tourterelle claire créée pour elle par Lucien et Yvette Grimoin, directeurs d'ELEGANS, 4, rue Volney.

Charlotte ECARD, dont on a remarqué l'excellente création dans « Un seul Amour », le nouveau film de Pierre Blanchar — Photo Star

Katia LOVA et Robert FAVART dans « Le Brigand Gentilhomme », un film d'Emile Couzinet, d'après un roman d'Alexandre Dumas père, qui passe actuellement dans les salles d'actualités. Studio Carlet ciné.

Lucienne GIVRY, une des interprètes de « L'Oiseau de Verre » (Théâtre Michel), est coiffée, à la ville et au théâtre, par ROBERT FONTAINE (12, rue Caumartin. Opé. 22-23), le coiffeur des stars. Photo Teddy Piaz

ATTENTION. — Les heures des spectacles peuvent être modifiées. Renseignez-vous.

Le Directeur-gérant : René Lelief. — E. Desfossés-Négrevure, Imprimeurs, Paris. - N° 32.0017 - (1941). — Publ. autorisée n° 30

Vedettes

REINE PAULET

dans son premier film "LA BANDERA" nous est apparue en Espagnole. Ce sont des chansons nouvelles de là-bas que la charmante vedette vient de créer dans son nouveau tour de chant au Théâtre de l'Etoile. (Ph. extraite du film).

5e ANNÉE — LE SAMEDI 5 FÉVRIER 1944 - Nos 163 et 164
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9e
1 F.